

Angles morts

J'ai repéré les caméras. Toutes les caméras. Je connais les marques, les modèles ; je connais les angles. Elles parsèment le centre-ville et surveillent les grands axes. Pour notre protection à tous, paraît-il.

Alors j'ai fait les calculs. De beaux dessins en trois dimensions où apparaissent noircis les endroits couverts par les caméras. Vu ainsi, il ne reste plus grand-chose du centre-ville : les jolies maisons ont disparu, les églises, les pavés luisants, ce que l'on nous vend comme patrimoine. Les dessins semblent noyés dans une nuit éternelle.

Mais la nuit parfaite n'existe pas. La surveillance parfaite non plus. Il existe encore des interstices. Des failles étroites qui laissent deviner des pans de mur, des bouts de trottoir. De quoi tracer un chemin.

Je leur ai dit de me rejoindre à l'entrée de telle rue. Puis de me suivre un par un, en file indienne. De mettre leurs pas exactement dans les miens.

De là, le cortège épais d'un être humain s'élançe à l'assaut du centre-ville. Il s'étire, s'étire ; je sens dans mon dos la présence de mes camarades, peut-être cent, mille, peut-être plus ; je n'ose me retourner par peur du faux pas.

Les passants nous voient. Les automobilistes coincés nous voient. Mais les caméras ne nous voient pas. Je dois parfois me pencher en avant pour éviter de pénétrer dans un faisceau ; je dois parfois pivoter, avancer en crabe, et soudain la procession ne fait plus qu'une poitrine de large, dans laquelle le cœur bat à tout rompre.

Du cortège interminable qui met la ville à l'arrêt, les caméras ne garderont aucun souvenir, sauf celles de pancartes, comme surgies de nulle part, qui parlent de dignité, d'émancipation et de liberté.